

Publié dans *Septentrion* 2017/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

THÉÂTRE



***Diversité hier et aujourd'hui :
le théâtre musical d'«Urban
Myth»***

Le débat sur la diversité de la société tel qu'il est mené actuellement aux Pays-Bas ne traite pas seulement de la discrimination fondée sur

l'ethnicité ou l'orientation sexuelle, mais s'attarde de plus en plus sur l'attitude discriminatoire fondée sur la couleur de peau. Cet aspect refait surface dans la discussion, en partie sans doute à la suite de la polémique sur l'avenir de *Zwarte Piet*, l'équivalent noir du père Fouettard, et - ce qui est beaucoup plus navrant - en raison du décès, dû ou non à des brutalités policières, de Mitch Henriquez, un homme originaire d'Aruba interpellé lors d'un festival de musique: une question très sensible, et en même temps une réplique des nombreux incidents violents qui se produisent dans d'autres pays, notamment aux États-Unis. Une compagnie de théâtre amstellodamoise qui se targue de chercher «les réponses à des questions sociales actuelles dans le domaine de la diversité» et veut «regarder sous un nouvel angle les récits concernant l'histoire néerlandaise commune», semble disposer là d'un brandon suffisant pour ranimer en 2017 la flamme du débat politico-social. Cette compagnie, *Urban Myth*, fondée en 2001 par le metteur en scène Jörgen Tjon A Fong, monte des spectacles interdisciplinaires pour grandes et petites salles. Elle offre un tremplin à des acteurs prometteurs de diverses origines culturelles, mais elle organise aussi des événements où de jeunes auteurs peuvent se faire connaître. Si jusqu'à présent *Urban Myth* opérait quelque peu en marge du paysage théâtral néerlandais, elle a remporté pendant la saison 2016-2017 un éclatant succès avec *We hadden liefde, we hadden wapens* (On avait de l'amour, on avait des armes), un spectacle basé sur le roman biographique, publié en 2016, de l'écrivaine et journaliste Christine Otten (° 1961). *We hadden liefde* est un montage kaléidoscopique sur le mouvement des droits civiques aux États-Unis, notamment autour de la personne de Robert F. Williams, un activiste noir qui engage la lutte en 1961 contre l'inégalité et l'idéologie raciste du *Ku Klux Klan*. Pour avoir appelé la communauté noire à s'armer, Williams est contraint de s'enfuir avec sa famille à Cuba et ensuite en Chine. Ce n'est que quand Richard Nixon resserre les liens

avec la Chine que la famille retourne aux États-Unis.

La relation entre les Blancs et les Noirs, thème central de la représentation, rejoint parfaitement le débat actuel. En voyant *We hadden liefde*, j'ai souvent pensé à Sylvana Simons, la présentatrice et fondatrice du parti politique *Artikel 1*, née au Surinam. Les insultes dégradantes dont elle a été la cible sur les réseaux sociaux n'avaient que peu de rapport avec ses positions, par exemple dans la discussion autour des *Zwarte Pieten*, mais avaient trait surtout à sa couleur de peau et à sa féminité. Hélas, on sait trop bien comment l'un de ses adversaires a monté sa tête sur une photo d'un lynchage par le *Ku Klux Klan*, ce à quoi le spectacle collait, pour ainsi dire, au centimètre près.

Non seulement l'espace donné au spectateur pour établir de tels rapports avec le présent, mais aussi l'excellente distribution, le chant et la musique de haut niveau ont fait de *We hadden liefde* un impressionnant happening théâtral. Heureusement, la représentation tenait peu du pamphlet bon marché.

La litanie des noms de gens de couleur qui ont péri suite à des actes de violence (dont celui de Mitch Henriquez), était peut-être trop peu nuancée. La remarque critique que je voudrais faire ici est que la pièce manquait çà et là d'acuité: le texte et le chant étaient présentés avec une certaine retenue, et l'amplitude des émotions montrées était limitée. La thématique de *We hadden liefde* demande un ton un peu plus agressif que la cadence pondérée à laquelle évolue la représentation.

À côté de chanteurs célèbres aux Pays-Bas comme Huub van der Lubbe et Njta Rosie, Denise Jannah - la première chanteuse de jazz néerlandaise à avoir signé un contrat avec le célèbre label de jazz américain *Blue Note* - a travaillé en 2016-2017 avec *Urban Myth* dans *We hadden Liefde*. Dans le solo *Ella!*, Jannah entre dans la peau de la légendaire Ella Fitzgerald et interprète ses plus belles chansons qu'elle entrecoupe en racontant l'histoire de la sombre jeunesse de la chanteuse et de son entrée dans le monde du jazz.

Si de tels noms de Néerlandais plus ou moins connus contribuent grandement à la notoriété croissante d'*Urban Myth*, non moins intéressants sont les projets à petite échelle que la compagnie organise sous le titre d'*Urban Myth Community*. Les auteurs partent en quête d'histoires contemporaines ayant leurs racines dans les histoires de familles de diverses origines culturelles. Un bel exemple est *Thuis, ontheemd* (Chez soi, déracinée) de Rajae El Mouhandiz, une chanteuse née au Maroc. Les recherches que l'artiste a effectuées pour ce spectacle avaient pour port d'attache le *Laaktheater*, un petit centre culturel, situé dans le quartier de Laak à La Haye, lequel connaît une grande diversité d'habitants. Le *Laaktheater* cherche très consciemment la communication avec les habitants du quartier, ce qui génère des initiatives dans le domaine de l'éducation, des expositions et des projets artistiques et culturels où sont impliqués des habitants (d'âge mûr) de Laak et des artistes professionnels. Pendant deux ans, le *Laaktheater* a été le lieu à partir duquel Rajae El Mouhandiz, avec le photographe Sander Stoepker, allait rendre visite à des habitants de tous les âges et ce contact a débouché sur une magnifique série de portraits-photos exposée dans l'entrée du théâtre et accompagnée de fragments d'interviews ayant pour thème «se sentir chez soi» et «déracinement». *Thuis, ontheemd* raconte cependant l'histoire purement personnelle de Rajae. Dans une confrontation directe avec le public - et de nombreux habitants du quartier ont assisté à la première le 26 mars 2017 au *Laaktheater* -, elle parle des tournants particuliers qu'a pris sa vie jusqu'à présent. Elle fait cela d'une manière douce, dans un sympathique décor de salle de séjour, sous la forme d'un monologue parfois un peu trop statique et scolaire de ton. Mais aux bons moments, un formidable trio de musiciens entrecoupe son histoire, permettant à la narratrice de montrer ses talents de chanteuse.

J'ai vu *We hadden liefde* et *Thuis, ontheemd* à peu de temps d'intervalle: deux productions de théâtre musical à caractère documentaire,



Scène de «*We hadden liefde, we hadden wapens*»
(On avait de l'amour, on avait des armes),
2016 - 2017

photo J. van Lingen.

ayant très nettement des choses en commun quant au contenu. Conformément à la déclaration d'intention d'*Urban Myth*, les deux pièces portent sur le désir d'autodétermination, sur le fait d'être différent, sur l'identité. En ce qui concerne la production, la playlist et la distribution, toute comparaison est déplacée et de toute façon il ne s'agit pas de savoir si c'est «mieux» ou «moins bien». Je me suis pourtant parfois demandé comment il était possible que la représentation de *We hadden liefde* ait tellement plus de force expressive que *Thuis, ontheemd*, alors que cette dernière avait pour thème la personne qui était sur scène, quelqu'un qui, en contact direct avec les spectateurs, médite sur son existence et sa position au sein d'un débat de plus en plus dur sur la migration, la religion et les gens qui pensent autrement. Il n'en reste pas moins que la biographie d'un activiste noir du passé provoque apparemment plus d'émotions et d'associations que l'autobiographie d'une femme déracinée d'aujourd'hui. La conclusion pourrait être que le théâtre - comme peut-être l'art en général - a toujours besoin d'un certain degré d'objectivation. L'histoire de Rajae El Mouhandiz est ce qu'elle est, bien écrite et bien articulée, mais elle est purement individuelle et peu approfondie.

Celle de Robert F. Williams revêt une forme objectivée: le spectateur n'a pas à s'inquiéter du sort personnel du protagoniste, il a un aperçu d'un monde révolu, ce qui l'oblige à réfléchir sur un présent qui, hélas, porte encore beaucoup trop de stigmates de ce passé.

Jos Nijhof
(Tr. E. Codazzi)

www.urbanmyth.nl